

Les Atrocités Turques au Pont-Euxin



COPIE D'UNE LETTRE

de S. E. l'Archevêque d'Amassia et Samsoun Germanos



Constantinople, le 16/29 Décembre 1918.

A l'honorable M. CONSTANTINIDÈS

président du Comité des Hellènes irrédimés du Pont-Euxin.

HONORABLE ET CHER MONSIEUR CONSTANTINIDÈS,

C'est avec un vif intérêt que j'ai lu votre lettre du 19-2 décembre, et c'est avec une joie indicible que j'ai appris par elle les bonnes nouvelles concernant les diverses organisations de nos compatriotes dispersés du Pont, dont une, à Marseille, se trouve placée sous votre présidence.

Et d'abord, je vous félicite, ainsi que tous ceux qui se sont groupés autour de vous, de votre patriotique initiative pour la défense des droits de l'hellénisme du Pont, et je fais des vœux pour que le Dieu de l'Hellénisme couronne d'éclatants succès vos efforts que, par bonheur, préside le nouvel Hercule, appelé à délivrer de ses chaînes le prisonnier Prométhée, cloué sur les rochers du Caucase.

Je me considère très heureux d'avoir à nouveau l'occa-

sion d'offrir mes humbles services à ma chère patrie et vous assure que de tout cœur je m'offre comme votre collaborateur dans la lutte commune; me mettant vite à l'œuvre, je pars immédiatement, dans le courant de la semaine, pour notre chère Amisos, afin d'exécuter, après entente avec mes ouailles et les évêques du Pont, tout ce que votre programme et les besoins nationaux du Pont imposent.

Et comme j'apprends par le porteur de votre lettre que, par suite du manque de toute communication, vous ignorez totalement l'état de nos compatriotes du Pont, je crois de mon devoir de vous transmettre, dans toute la brièveté possible, car le vapeur qui emportera le courrier va bientôt lever l'ancre, une faible esquisse des grands malheurs que le pays a éprouvés depuis le déchaînement de la guerre européenne, afin que, de votre côté, vous puissiez agir en conséquence et là où il conviendrait.

Le malheureux Pont a éprouvé les plus grandes calamités et les plus grands désastres de la part non seulement du parti, alors puissant, de « l'Union et Progrès », mais aussi de la part de tout le peuple turc. Il y en a qui, suivant une conception politique erronée, attribuent la responsabilité de tous ces désastres, de cette extermination de notre population, à un parti, et, l'étranger, qui connaît mal le Turc, aurait pu croire à la possibilité du maintien de la souveraineté turque sous un autre gouvernement plus libéral, plus modéré. C'est une erreur : les destructions, les infamies, les meurtres, les pillages sont l'œuvre du peuple turc, qui, même durant le régime de la pseudo-constitution, s'est montré incapable de toute liberté, ayant fait entièrement faillite dans l'histoire, et digne seulement, par ses instincts sauvages et ses actes criminels, d'une condamnation à mort au point de vue politique.

Le peuple turc, après avoir tué à la hache, en juin 1915, un million d'Arméniens, toujours organisé d'après la même méthode et conduit conformément à ses propres instincts par le Gouvernement de Talaat, Enver, Djemal et consorts, après avoir noyé leurs jeunes enfants dans les mers et les

fleuves, enlevé leurs jeunes filles et leurs femmes, mis à mort tous les hommes, a porté ensuite son attention sur la fortune, l'honneur et la vie du *raya* grec. Il lui fallait enfin, exploitant l'absence de tout contrôle et les éphémères victoires de ses Alliés, exterminer aussi l'Hellénisme de Turquie. Mais, entre temps, il s'est fait en Europe et en Amérique un grand bruit autour des massacres arméniens, qui, naturellement, ne pouvaient que soulever l'horreur du monde, et c'est pour cela que peuple et Gouvernement ont cherché à inventer un nouveau mode d'extermination et d'assassinat, plus conforme aux règles de la morale et de la civilisation. Ce mode a été vite trouvé : au *massacre rouge* a succédé le *massacre blanc*. Il fallait que la population grecque soit exterminée par la déportation, par la faim, le froid, les privations et les mauvais traitements. La Thrace, la Propontide (Marmara), les côtes de la mer Egée furent évacuées de leurs populations grecques qui ont été déportées vers l'intérieur de l'Anatolie et dispersées à travers les villages turcs, sans abris, sans vêtements, mourant de faim et de fatigue. Mais c'est encore le Pont qui eut à subir les plus grands désastres. C'est d'abord Sinope et ses environs, qui furent évacués, c'est ensuite Ayadjik et Karza avec tous leurs villages qui eurent à subir le même sort, leurs populations ayant été dispersées dans les régions de Castamouni, mais la plupart d'entre elles avaient déjà péri en route par suite des fatigues et des mauvais traitements. Les morts étaient laissés sans sépulture, et, beaucoup de femmes, dans l'impossibilité d'emmener avec elles leurs enfants, constamment battues par les gendarmes, les abandonnaient dans les montagnes, proie à la faim et aux bêtes sauvages. Ils n'ont même pas épargné les familles de ceux qui sont morts à l'Amela-Tabourou (régiment de travail), ni de ceux qui, tels les bêtes de somme, travaillaient aux travaux militaires, ni même de ceux qui étaient tombés sur les champs de bataille. Deux villages d'Ayadjik (caza de Sinope), Yokari-Keuy et Sernai, afin d'échapper à la mort, défailirent et embrassèrent l'Islamisme, le curé de Yokari-Keuy ayant

reçu le nom d'Ali. Tous les autres, après le pillage de leur fortune, la confiscation de leurs maisons et de leur bétail, ont été dirigés vers les confins les plus éloignés du vilayet de Castamuni, où la plupart moururent de froid, de faim et de mauvais traitements.

Vers le mois de décembre 1916 commencent les déportations d'Amissos (Samsoun); d'abord, c'est l'armée qui réduisit en cendres toute la région; presque tous ses villages riches en plantations de tabac, civilisés, amis du progrès, ayant le sentiment national très vif, ont été pillés et ensuite incendiés, un grand nombre de femmes et d'enfants ont été tués, les jeunes filles de la nation ont été violées, les femmes outragées, et, aussitôt après, chassées vers l'intérieur, où? Dans le vilayet d'Angora à Tchorum, à Soun-gourlou et plus loin encore... L'hiver était des plus rigoureux, elles ont eu à marcher pendant 30 à 40 jours, à travers des montagnes couvertes de neige, à coucher plus d'une nuit à la belle étoile; elles sont restées plusieurs jours sans aucune nourriture, car il ne leur était pas même permis de s'acheter du pain contre argent; elles étaient constamment battues par les gendarmes et dépouillées de toute somme d'argent qu'elles pouvaient posséder; et, quand elles arrivaient dans les villes, on les poussait dans des bains publics chauds, sous prétexte d'hygiène et de propreté, et, aussitôt sorties, proie combien facile du froid, elles étaient envoyées plus loin. La plupart mouraient en chemin, et les morts n'étant point ensevelis, vautours et chiens se repaissaient de chair humaine.

Entre temps, les expulsions continuaient; tous les jours, nous apercevions de loin des nuages de fumée, et nous entendions les plaintes et les cris de désespoir de ceux qu'on arrachait à leurs foyers, sans que nous puissions leur porter la moindre parole de consolation, car ils étaient envoyés directement aux lieux du supplice, tandis que notre palais épiscopal se trouvait sous la surveillance étroite de la police et de la soldatesque turques. Le 24 décembre, la plupart de nos commerçants furent arrêtés, emprisonnés et

conduits ensuite, comme les derniers des criminels, vers l'intérieur, à Tchouroum, à Soungourlou, etc. Le 1^{er} janvier 1917, le jour de l'Épiphanie et les jours suivants, les commissaires de police arrachèrent les uns de notre église, les autres des bras de leurs femmes et de leurs enfants, tous les commerçants sans exception, tous les hommes de science, les artisans et toute personnalité de marque, et les envoyèrent au fur et à mesure vers l'intérieur. A Bafra, aucun adulte du sexe mâle n'est resté, tous avaient été dirigés vers les régions de Castamouni, et seuls les femmes et les enfants des villes furent épargnés, car la population mâle de Tcharchamba, d'Énoé (Uniah), et de Thermé (Thermodon) avait subi le même sort. Les femmes et les enfants des villes restèrent sans nourriture, sans protection, sans argent, sans pain; tous les villages furent évacués et incendiés; et toute la région de Bafra avait subi le même sort. Cette destruction avait continué pendant des mois jusqu'à ce que l'âme damnée de l'assassin tristement célèbre de l'Hellénisme Rafet Pacha, en fût enfin lasse.

Vers la fin de l'année, quand les instincts barbares du tyran et de ses instruments ainsi que le fanatisme sauvage du peuple turc furent satisfaits, j'ai pu enfin sortir vers la montagne afin de découvrir et de recueillir les débris de la catastrophe. Je n'ai trouvé que ruines et désolation, des squelettes de morts épars dans la montagne. Je n'ai trouvé qu'un très petit nombre de femmes et d'enfants qui, cachés dans les cavernes des forêts, ont pu échapper à la fureur de la populace exaltée. De la plupart des villages, je n'ai pu découvrir les ruines, car, sur l'emplacement de ceux qui furent incendiés, l'herbe avait poussé; quant aux autres, ceux qui, en nombre minime, échappèrent à la destruction complète, ils étaient vides d'habitants; l'araignée y tissait tranquillement sa toile et le hibou entonnait son chant lugubre.

Ces méfaits continuèrent pendant tout l'été, quand, vers le mois d'octobre de la même année, un ivrogne et ignoble gouverneur m'ayant appelé subitement à la préfecture me

dit, après m'avoir enfermé dans sa chambre : « La voiture est en bas, lève-toi vite pour partir à Constantinople » ; je lui ai demandé un délai d'un jour au moins pour me préparer, et, c'est après mille difficultés qu'il m'a promis de me rendre sous escorte, policière à mon archevêché, d'où, ayant pris quelque argent et des vêtements, je suis reparti, toujours escorté par la police et après avoir franchi toute l'Asie-Mineure à travers les montagnes et au milieu des plus grands périls, je suis arrivé à Constantinople pour être emprisonné en compagnie des pires criminels pendant la nuit de mon arrivée et n'être enfin relâché que le lendemain, à la suite d'une énergique réclamation du Patriarcat et de l'intervention de quelques puissants amis. Ce que j'ai souffert pendant ce long voyage est au-dessus de toute description. Mais les souffrances et même la mort est douce, si elle peut contribuer au soulagement de la collectivité et au service des intérêts sacrés de la Nation. Malheureusement, mon expulsion a été suivie d'une nouvelle série de malheurs : Amissos (Samsoun), ou plutôt ce qui y restait de femmes et d'enfants, abandonnés par leur pasteur, se troublèrent, s'effrayèrent et se cachèrent comme de vrais coupables; et, aussitôt après mon départ, pendant les mois de novembre et de décembre, au milieu d'un hiver le plus rigoureux que le pays ait jamais connu, tous les villages de Bafra sans exception ont été évacués vers le fond de l'Anatolie où la population en a péri, après que plus du tiers des habitants ont trouvé la mort chemin faisant.

Les mêmes méfaits se répétèrent dans les régions de Tripolis (Tirébolou), de Kérassunde et de Kara-Hissar; au commencement d'octobre 1916, il a été envoyé vers la région de Sévastia (Sivas) et au delà, une population dépassant les 25.000 âmes; la ville d'Ordou (Cotyora) a été entièrement détruite ainsi que toute la région environnante. Je me suis rendu à Sévastia et à Kara-Hissar pendant l'hiver de 1916, et, là, j'ai vu le plus tragique et le plus poignant des spectacles : une multitude composée de milliers et de milliers de femmes et d'enfants, qui cheminaient à travers

les montagnes et les cours d'eau, tel le bétail que l'on mène à l'abattoir. J'ai tâché de leur venir en aide à Sou-Chehir, de soulager leur situation à Sévastia, mais le fameux assassin des Arméniens, Mouamer Bey, préfet de Sévastia, ne m'a même pas permis de leur distribuer quelque argent, sous prétexte que cela les habituerait à la paresse, projetant leur extermination par la faim, ce qui est en effet arrivé. Croyez-moi, cher monsieur Constantinidès, que sur 160.000 habitants du Pont qui ont été déportés, seul le dixième, et en quelques endroits le vingtième, a survécu; à tel village qui comptait, par exemple, 100 habitants, 5 seulement sont revenus, les autres sont morts; rares sont les heureux villages dont le dixième de la population déportée a été sauvé.

Trébizonde a moins souffert relativement, parce qu'elle se trouvait sous l'occupation des Russes, mais, après leur départ, beaucoup d'habitants de cette ville et des villages environnants les ont suivis; quant à ceux qui restèrent, ils ont eu aussi à subir la fureur des bêtes sauvages.

Telle est, en résumé, la situation du Pont; quant aux épaves qui nous reviennent de la catastrophe, n'ayant pas les moyens de subsistance elles sont vouées à la mort par la famine; car, malgré les souscriptions que nous avons organisées ici et à Samsoun, l'initiative individuelle est impuissante à panser de pareilles blessures. Je considère qu'il y a nécessité urgente de prendre des mesures rapides et efficaces, afin qu'il soit envoyé suffisamment d'argent, peu importe d'où, pour la construction de baraquements et d'abris, pour la fourniture de pain, de vêtements et d'autres objets de première nécessité.

Dans ces conditions, vous vous imaginez quelles difficultés j'aurai à surmonter pour l'application de votre programme, mais, puisant mon courage dans la vitalité de la race grecque et dans le patriotisme du Pont, je ne me découragerai pas et je ferai tout ce qui est humainement possible pour l'accomplissement de mon devoir pastoral et national.

Il serait utile pour la réussite de notre but sacré que l'opinion publique en Europe soit éclairée, et je vous prie de crier *urbi et orbi* ces crimes des Turcs, uniques dans l'histoire, et de dire qu'il est impossible d'être gouverné par eux dans l'avenir.

Nos alliés d'Europe ont le devoir de punir ce peuple criminel et donner satisfaction à notre sentiment national. Et si la réunion avec notre mère-patrie la Grèce n'est pas possible, ils ont le devoir de créer l'Etat du Pont sous une forme démocratique; et, quand même que sa population ait été décimée, les parents de ceux qui ont péri se trouvent installés depuis une cinquantaine d'années dans la Caucasic russe; nous les ramènerons ici, même par la force, pour repeupler les territoires dévastés de notre patrie.

Allez, mes frères, pleurez, protestez, frappez aux portes des puissants de la terre, réclamez, sollicitez, mourez au besoin, comme sont morts vos compatriotes, car l'Hellénisme a eu la grande malchance de n'obtenir avec beaucoup de sang et avec d'immenses sacrifices qu'une partie de sa renaissance nationale.

J'invoque sur vous la bénédiction du Tout-puissant et vous adresse au nom du Pont, et par vous, à tous les Pontiques dispersés, l'accolade fraternelle et notre chaleureuse reconnaissance.

Signé : L'archevêque d'Amassia, GERMANOS.